

Riche en rebondissements depuis 1956, la crise internationale du stalinisme a ruiné les mythes du paradis soviétique, de l'infailibilité du PCUS, de l'omniscience des secrétaires généraux. Aux yeux des travailleurs, le « socialisme » stalinien est devenu franchement rébarbatif. Le prestige de l'appareil stalinien français a subi les contre-coups de ce naufrage. Pour se maintenir, il mise de plus en plus sur sa réinsertion dans le jeu politique bourgeois, à titre de parti « comme les autres », à vocation gouvernementale. A cette fin, la direction du PCF développe un cours ultra-droitier, multipliant les concessions sans principe à l'aile « démocratique » de la bourgeoisie (retraits inconditionnels au second tour des élections ; effacement opportuniste devant Mitterand aux présidentielles de 1965, gémissements devant la FGDS etc...). La condition première de cette politique est bien évidemment la plus extrême modération dans la conduite des luttes sociales.

Aussi le PCF apparaît-il de plus en plus comme un rouage institutionnel du système.

Si son emprise sur la classe reste profonde (dans la mesure où il répond à ses aspirations trade-unionistes) le PCF s'avère de moins en moins capable de capter les aspirations potentiellement révolutionnaires — ou simplement radicales — des masses.

Il ne répond plus, même de façon mystifiée (comme en 1936, ou 1941) à l'attente politique des franges ouvrières et étudiantes en voie de radicalisation. La jeunesse radicalisée, notamment, ne reconnaît pas sa révolte dans la politique réformiste des partis ouvriers traditionnels. Rompant avec ces partis, elle fait irruption comme force autonome sur la scène politique et crée ses propres organisations.

Ainsi apparaît une nouvelle extrême-gauche, forte du soutien actif de dizaines de milliers de jeunes. Cette nouvelle extrême-gauche représente une force politique avec laquelle les directions bureaucratiques doivent compter. Elle intervient quotidiennement dans les luttes de classes, comme mouvement spontané ou par ses initiatives organisées. Son émergence bouleverse le champ politique et ouvre des perspectives énormes aux marxistes-révolutionnaires.

2) La nouvelle extrême-gauche

a) A propos d'une « différence de rythme »...

L'accentuation de la crise conjointe de l'impérialisme et du stalinisme produit des effets manifestes d'abord dans la jeunesse intellectuelle. Dans la classe ouvrière, le processus de radicalisation, s'il est décelable à travers le mordant des luttes, les performances des staliniens aux élections politiques et professionnelles etc... prend tout d'abord des formes beaucoup plus anodines.

Nous avons souvent rendu compte de ce décalage en termes de « différence de rythme » : cette différence s'explique d'une part par la faiblesse de l'encadrement stalinien au sein de la jeunesse scolarisée. Mais elle s'explique surtout par les modalités propres de radicalisation de ce milieu : la jeunesse, intellectuelle : réagit intensément à la crise idéologique et politique du système. Dans le contexte d'expansion économique soutenue que connaissent les pays capitalistes avancés depuis 15 ans, il n'est pas étonnant que ce soit les couches sociales qui se mobilisent à partir de l'idéologie qui se radicalisent les premières.

En réalité, il faut se garder de poser le problème en termes de « différence de rythmes ». Réduire les différences des processus de radicalisation à l'œuvre dans les diverses classes et couches sociales à des « différences de rythme » c'est suggérer qu'on a affaire à des processus de même nature (distincts seulement par l'allure de leur progression). Or, il s'agit de processus de nature

différente, qui doivent être saisis dans leur spécificité. Faute de quoi on risque fort de ne pas comprendre la différence de leur contenu de classe, et concevoir tous les processus de radicalisation sur le mode de la radicalisation étudiante. C'est très précisément la mystification fondamentale des mao-spontex qui « pensent » sur le même mode (estrapolé du mouvement étudiant) la radicalisation de la classe ouvrière, des petits-paysans, des commerçants, des camionneurs etc... et lancent allègrement sur cette base le mot d'ordre de « fusion des révoltes », sans tenir compte de la nature de classe des révoltes en question.

Il y a là une mystification tout à fait dangereuse, dans la mesure où elle permet d'occulter l'analyse de classe de la nouvelle extrême-gauche et de définir une TACTIQUE UNIFORME DE DEGAGEMENT de cette nouvelle

extrême-gauche dans toutes les couches populaires. Pour notre part, nous affirmons que si la radicalisation des masses s'opèrent historiquement sous l'effet de la crise conjointe de l'impérialisme et du stalinisme, les diverses couches et classes sociales réagissent diversement (et à divers aspects) de cette double crise : la radicalisation des masses connaît non seulement des rythmes différents, mais des formes et des modalités différentes. Dans chaque cas, les marxistes-révolutionnaires doivent analyser précisément les formes spécifiques par lesquelles le processus de radicalisation se fraie sa voie. Sous quels effets concrets de la crise du système se radicalise telle ou telle couche sociale ? Quelle est la nature de classe de ce processus de radicalisation et du mouvement politique qu'il produit ? Quel type de relations les marxistes-révolutionnaires doivent-ils établir avec ce mouvement ?

Telles sont les questions auxquelles nous devons répondre. Cette analyse doit être faite non seulement pour le milieu étudiant et la classe ouvrière, mais également pour les nouvelles classes moyennes (techniciens, personnels d'encadrement) et les secteurs de la petite-bourgeoisie traditionnelle (paysans, commerçants)

b) le mouvement de la jeunesse scolarisée

Cette analyse, nous l'avons produite en ce qui concerne le processus de radicalisation de la jeunesse scolarisée : la jeunesse intellectuelle se radicalise sous le triple effet de la crise idéologique et politique de l'impérialisme, de la crise du mouvement ouvrier, de la crise de l'Institution Universitaire. Sa radicalisation donne naissance au mouvement de la jeunesse scolarisée (étudiant, lycéen) polarisant plus ou moins les sphères intellectuelles, ainsi que certaines franges de la jeunesse et du prolétariat (travailleurs marginaux). Sur l'analyse de ce mouvement, sa signification, ses potentialités, ses limites, nous renvoyons à la brochure « le 2ème souffle » et au BI No 6 (déc.70 : « Notre travail étudiant »).

Rappelons simplement qu'en raison de l'absence de parti ouvrier révolutionnaire capable de gagner le mouvement de la jeunesse radicalisée à la politique prolétarienne, ce mouvement est politiquement typé : il s'agit d'un mouvement de la petite-bourgeoisie radicalisée (2), c'est-à-dire d'un mouvement politiquement petit-bourgeois (d'idéologie et de pratique petite-bourgeoises).

c) la radicalisation ouvrière.

L'analyse rigoureuse du processus de radicalisation dans la classe ouvrière constitue une des tâches théoriques les plus urgentes pour l'organisation. En ce domaine, ce texte ne supplée pas à nos carences...

Il est clair, toutefois, que la crise conjointe de l'impérialisme et de la bureaucratie ne produit pas des effets politiquement décisifs exclusivement au sein de la

(2) Voir note en fin de texte.